

hivers d'antan?"... Nous en étions presque rendus à ces hivers maquillés d'Europe, de Paris ou de Londres, faits de brouillard, d'humidité, de "neige pourrie". On craignait toujours qu'il n'y eut pas suffisamment de neige pour protéger le sol et en assurer les premières fécondations au printemps. Le commerce allait mal faute des bons et solides chemins d'hiver. Et l'on entendait toutes sortes de plaintes parfaitement justifiées.

Vrai, le rude hiver d'autrefois devait se dire en lui-même que pour les saisons comme pour les humains, il faut être mort ou moribond pour être apprécié et regretté.

* * * *

Quoiqu'il en soit, cette entreprise de l'Association des Sports d'Hiver est une initiative que les Québécois, tous sans distinction, ont le devoir d'encourager.

Et nous devons, d'ailleurs, d'autant plus encourager cette organisation que la réputation de Québec, comme ville intéressante à maints points de vue, gagne, chaque année, davantage. Sir Michel Sadler, l'année dernière, nous ne nous souvenons plus en quelle occasion, n'a-t-il pas déclaré Québec la seule vraie belle ville des deux Amériques dans une liste des vingt plus intéressantes villes du monde?

Au reste, l'on reconnaît, et cela depuis longtemps, que Québec, assis sur son promontoire, dans son pittoresque décor hivernal, est merveilleusement située pour obtenir, dans une organisation de cette nature menée sérieusement, de très vifs succès et de très heureux résultats, même sur notre développement économique. Les charmes naturels dont se parre notre ville attirent irrésistiblement le touriste en toute saison. Sa situation topographique, la magnifique hôtellerie qui couronne notre terrasse, unique au monde, tous ces vieux souvenirs historiques qui nous entourent ces remparts, ces bastions, ces tourelles, le tout couronné d'une citadelle qui donne au promontoire québécois l'aspect belliqueux d'un Gibraltar, ses parcs de style naturel, ses rues archaïques... tout cela constitue autant d'attraits que recherchent les étrangers, et nous avons le devoir, dans l'intérêt de tous, de tirer parti de tous ces moyens que nous avons à notre disposition pour souscrire un capital que nous devons faire fructifier.

Durant l'été, le courant touristique se dirige naturellement vers nous sans qu'il nous en coûte le moindre effort et le moindre capital. Nous n'avons qu'à nous laisser faire, à nous laisser vivre naturellement, parmi nos souvenirs et notre merveilleux décor pour que les gens de toutes les parties du monde nous trouvent intéressants. Mais il y a quelques efforts à faire pour maintenir cet intérêt durant l'hiver alors que l'on est un peu moins enclin aux ballades à travers l'Amérique du Nord. Il faut des attractions spéciales et notre population est intéressée à les voir entreprendre.

* * * *

La victoire de notre jeune compatriote Roch Pinar dans le récent concours international d'élo-

quence n'est pas, à la vérité, un de ces événements qui décident du sort d'une nation, mais, ajouté à tant d'autres, il est significatif. Et ces choses-là se répètent maintenant assez souvent en notre faveur et un peu dans tous les domaines. Notre nationalité s'affirme, prend de l'importance, parmi les autres, dans la république des lettres comme ailleurs.

Voici maintenant que nous avons des nôtres dans les chaires de la Sorbonne. Nous écrivons des livres qui sont remarqués en France et ailleurs. Il n'y a pas bien longtemps, l'un des nôtres, un savant, présidait un grand congrès international de chimie en plein Toronto. A peu près dans le même temps un autre des nôtres méritait la plus haute distinction qui peut échoir à un membre de notre académie canadienne, la Société Royale du Canada.

Encore une fois ce sont là des petits faits assez significatifs.

Et pourtant, il n'y a pas encore tout à fait cent ans, le 27 mai 1838, un gouverneur anglais du Canada débarquait à Québec qui, un peu plus tard, allait écrire dans un mémoire un jugement bien injuste contre nous et que l'avenir, heureusement, a fort démenti.

* * * *

Ce gouverneur était John-George Lampton, Lord Durham qui, dans un mémoire qu'il présentait à la cour pour proposer l'union des deux Canadas et la création d'un gouvernement responsable écrivait à notre sujet :

"Les Canadiens Français ne sont que les restes d'une ancienne civilisation... Quoiqu'il arrive, quelque soit le gouvernement sous lequel ils seront placés, ils ne peuvent concevoir aucune espoir pour leur nationalité... Ils sont un peuple sans histoire et sans littérature destiné à disparaître."

Triste jugement d'un homme pourtant bien intentionné.

Il n'y a pas encore cent ans de cela, avons-nous dit. L'idée de Lord Durham était évidemment l'anglicisation en masse et à brève échéance des Canadiens Français. Si le noble Lord revenait sur la terre et plus particulièrement dans la province de Québec, il constaterait que tout bon diplomate qu'il était et tout rempli de bonnes intentions qu'il ait pu être à notre égard, il s'est trompé.

Avant même de mourir, s'il a suivi quelque peu les gestes de nos ancêtres, il a dû constater son erreur. Il aurait même dû l'avouer car il était assez franc et assez courageux dans ses opinions. On sait que dans une proclamation qu'il avait publiée à Québec, il avait dit aux Canadiens: "Je vous prie de me considérer comme un ami et un arbitre prêt en tout temps à écouter vos griefs, vos vœux et parfaitement déterminé à agir avec la plus stricte impartialité."

Lord Durham était, on le voit, animé des meilleures intentions du monde. Mais il était passionné et fort irritable. Ce caractère, aggravé par le désaveu à Londres d'une de ses proclamations, ce qui fut cause probablement de sa démission, avait quelque avait si hâtivement porté sur nous.